

pouvais reprendre possession de moi-même qu'en me demandant ce que j'avais fait pour être si bien traité d'un homme si favorisé des grâces. On a vu combien ce culte de l'amitié était sérieux chez lui, lorsqu'il a voulu n'avoir pour l'ornement de ses funérailles que les honneurs rendus par l'amitié. Et cette simplicité a dû faire réfléchir plus d'un, qui ne le croyait pas peut-être aussi détaché de la vanité qu'il l'était réellement. C'est ce que j'ose affirmer d'après les rares conversations dont il m'a honoré ; rares, il est vrai, par ma faute, car je n'ai jamais connu personne de plus affable, de plus expansif, et qui parût mettre à la fois plus de naturel et de chaleur, en même temps que de séduction, dans un entretien dû au hasard d'une simple rencontre. S'il prodiguait les charmes de son esprit pour un ami de second ordre [car je n'ai pas le droit de me placer plus haut], rien ne devait être plus ravissant que sa complète amitié.

N'attendez pas de moi, messieurs, des renseignements sur sa personne et sur sa vie. Tout ce que j'en sais, je vous l'ai dit : c'était l'homme le plus séduisant que j'aie connu, et il y avait un grand fond de vérité dans tout ce qui sortait de lui. Il aimait à plaire, parce qu'il était né pour plaire ; mais il aimait, j'en suis persuadé, la vérité plus qu'aucune chose au monde. Seulement, le genre de vérité qu'il appréciait par-dessus tout n'était peut-être pas appréciable à tous les esprits : je parle ici d'après sa conversation, autant que d'après ses livres ; et je voudrais, du mieux que je pourrai, vous analyser cet amour pour la vérité qui l'a inspiré dans tous ses écrits.

Il y a une vérité des faits, une vérité des idées et des sentiments, une vérité de l'art. Ces trois genres de vérités sont évidemment respectables ; mais il est naturel, l'esprit de chacun de nous étant très incomplet dans sa capacité, que tel ou tel genre de vérité exerce une plus forte attraction sur les uns que sur les autres ; et qu'enfin l'on mette tout son honneur, tout son zèle et toutes ses facultés à la poursuite et à la découverte de l'un plutôt que de l'autre.

Il me semble qu'à l'heure où nous sommes, c'est la vérité des faits qui jouit de la faveur la plus grande, même dans les travaux de la critique littéraire. L'étude des lettres est devenue une des parties de cette science immense de l'histoire, qui se refait sans cesse sur de nouveaux documents. Œuvres et hommes sont soumis à une enquête perpétuelle. Ce ne sont pas seulement les plus grands hommes, ni les chefs-d'œuvre, qui attirent la curiosité et provoquent un examen patient : les seconds et les troisièmes rôles, les œuvres mêmes d'un intérêt plus que médiocre donnent lieu à de savantes investigations ; on ne veut rien ignorer de ce qui a jamais paru, — même comme une lueur, souvent trouble ou inaperçue. L'histoire collective des lettres tente de vaillants chercheurs peut-être plus que les figures éminentes ; et il n'y a pas un nom oublié qui ne trouve son regain de célébrité, ou au moins d'attention, dans ce désir de tout connaître pour tout expliquer. Les œuvres capitales reçoivent ainsi une nouvelle lumière d'en bas, et la multitude des petites découvertes les fait apparaître sous un jour, sinon plus avantageux, du moins plus réel. On sait, ou l'on cherche à savoir l'heure et les circonstances exactes de chaque phénomène littéraire : c'est une observation semblable à celle des phénomènes de la nature, dont on relève avec soin les plus minutieuses circonstances.